

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La déchirure limpide

Sylvain Trudel, *Les prophètes*, Montréal, Quinze éditeur, 1994,
240 p., 18,95

Michel Lord

Number 76, Winter 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38377ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (1994). Review of [La déchirure limpide / Sylvain Trudel, *Les prophètes*, Montréal, Quinze éditeur, 1994, 240 p., 18,95]. *Lettres québécoises*, (76), 34–35.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



La déchirure limpide

Sous des airs de simplicité, l'écriture novellière de Sylvain Trudel révèle des mondes grouillants de complexité.

NOUVELLE
Michel Lord

SI L'ON EN CROIT LA PUBLICITÉ faite pour ce livre, «la critique est unanime» (*Le Devoir*, 25-26 juin 1994) à reconnaître la valeur du premier recueil de nouvelles de Sylvain Trudel. Une des critiques citées conseille même d'aller voir «au-delà des mots, pour la force des images» (*Le Soleil*). Je doute qu'il faille aller si loin, mais reste la question : pourquoi ce livre soulève-t-il cette sorte d'enthousiasme que l'on voudrait collectif ? Peut-être que, dans la traversée actuelle du désert, on cherche désespérément la voix du siècle, le prophète littéraire de la fin du siècle.

Sans doute n'est-ce pas dans *Les prophètes* qu'on va trouver LE livre mallarméen, mais il serait malhonnête de dire que l'ouvrage est mauvais. Si les premières des vingt nouvelles m'ont d'abord laissé sur ma faim, c'est que je les trouvais trop formellement traditionnelles. Le discours novellière de Trudel semble à première vue le plus souvent moulé dans une forme simple, et paraît se situer à des lieux des innovations telles que celles que l'on trouve, par exemple, chez Bertrand Bergeron. Pas étonnant chez un jeune auteur qui avoue en entrevue être «un écrivain naïf, comme on dit un peintre naïf» (*Le Devoir*, 23-24 avril 1994, p. D-7).

Intrigué et poussant ma lecture, j'ai fini par trouver goût à ces textes, car le recueil se révèle finalement très dense et très varié sous son apparente simplicité. En fait, compte tenu de la propension de Trudel au *naïvisme*, il y a tout lieu de croire que c'est là un choix tout à fait conscient, et que les choses veulent se dire dans *Les prophètes* non pas nécessairement dans la simplicité, en dépit des apparences formelles, mais dans une douloureuse transparence, dans une dure limpidité.

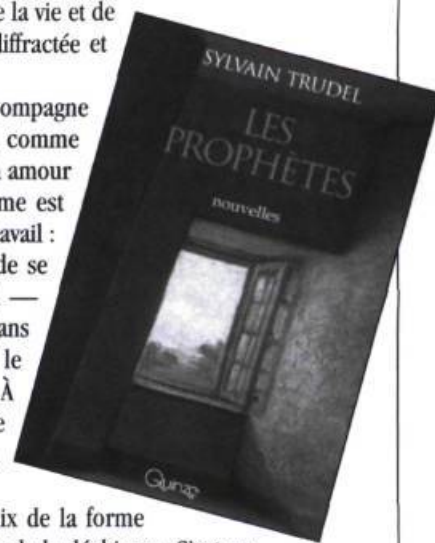
Comme sur un miroir lisse — avec ça et là quelques égratignures dans le tain et quelques distorsions dans la représentation, comme en sont capables les meilleurs naïfs —, chaque nouvelle représente une forme de déchirure, individuelle ou sociale, tendant parfois vers une forme de représentation magique ou mythique. La première nouvelle du recueil, «Le buveur de mer Caspienne», donne ainsi le ton : le narrateur, un médecin ou un infirmier, visite ses malades à l'hôpital, puis donne à lire l'histoire du monde telle que la conçoit un des

patients, une sorte de mythe «merveilleux» de la vie et de la souffrance, qui est aussi une souffrance diffractée et douloureusement embellie par son récit.

Le plus souvent très juste, l'écriture s'accompagne parfois d'un certain recours au pathétique, comme dans «La déesse de la vie», plainte sur un amour raté, ou dans «L'avancement», où un homme est littéralement déchiré entre sa famille et son travail : s'il accepte une mutation, son fils menace de se suicider. Beaucoup de drames familiaux — filiaux ou amoureux — sont ainsi dépeints dans *Les prophètes*, l'accent étant tantôt mis sur le couple, tantôt sur la relation parents-enfants. À travers ceux-là se dessine le portrait d'une société légèrement ou profondément malade, en mal d'équilibre, de stabilité.

On finit d'ailleurs par se dire que le choix de la forme simple répond comme par antithèse au *topos* de la déchirure. C'est en ce sens que la problématique des *Prophètes* ne se diffracte presque pas dans la forme, mais surtout dans le contenu discursif et aussi dans l'écart entre cette forme simple et ce qu'elle porte. Peut-être est-ce la raison d'être du recours à un certain type de magie. Porteuse de fausse régularité mythique, par cela même mystifiante, cette thématique donne sans doute l'une des clés de l'œuvre : qu'il neige en juillet, grâce aux pouvoirs d'une fillette («Neige en juillet»), qu'un garçon puisse revenir de l'au-delà doté d'un savoir universel («Edmond l'encyclopédiste») ou qu'un missionnaire puisse apparaître malgré lui en divers points du globe («Le missionnaire et les oiseaux»), tout cela n'empêche pas l'angoisse et les tourments d'exister. Ce ne sont que les signes étranges d'un monde parcouru par le mystère, et où le magique arrange peu de choses ou rien du tout. La déchirure persiste.

Ailleurs, le récit traduit une brisure sociale par le truchement d'un commentaire sur le discours religieux. Dans «Le monastère des hirondelles», le narrateur entre pour ainsi dire en dialogue critique



Sylvain Trudel

avec un témoin de Jéhovah. La nouvelle, un peu bavarde par moments, surtout lorsque le témoin de Jéhovah s'étend sur la doctrine, fait tout de même s'entrechoquer deux points de vue. La finale contient une sorte de confession quasi romantique d'une grande charge émotive : s'il écrase avec rage son pauvre interlocuteur, le narrateur se garde bien dans son discours final d'énoncer une quelconque vérité, mais fait plutôt l'éloge du questionnement, de la fragilité, qui rappelle vaguement le romantisme du *René* de Chateaubriand : «Je suis né tout seul dans la nuit, j'ai hérité d'un abîme et je comprends d'instinct tous les vides du cœur.» (p. 122)

Si le discours des *Prophètes* traduit quelque chose, c'est sans doute cela : en dépit de tout, l'être humain demeure extrêmement fragile. Les personnages que Trudel façonne d'une plume lisse ne sont finalement pas lisses du tout, mais porteurs d'incertitudes, les seules «certitudes» semblant se trouver dans des directions opposées : dans la vie quotidienne assumée en dépit de toutes les souffrances et les lacunes («Les prophètes»), ou dans la mort sciemment retardée puis assumée dans un mélange de rage et de grâce («La nuit impériale»). En ce sens, «Mourir de la hanche» apparaît comme le texte le plus fort du recueil : un adolescent de seize ans, victime du cancer, crie magnifiquement sa douleur, en faisant en quelques pages le procès de la société, de la religion, de Dieu, du monde. Loin du magique, cette nouvelle ne

marque pas moins une nostalgie de celle-ci, en même temps qu'une critique virulente du Livre des livres :

On a beaucoup ri; on a profané le tabernacle. [...] Je n'aime pas la Bible; il y a trop de magie dans la Bible. [...] Car si le miracle est possible, pourquoi pas toujours le miracle, rien que le miracle ? (p. 145)



Finalement, on voit que la critique n'a pas tort de trouver des qualités au premier recueil de nouvelles de Trudel, et j'aurais mauvaise grâce de ne pas en convenir, mais je crois que «la force des images» ne se trouve pas «au-delà des mots», mais dans ce que j'appellerais leur simple

complexité. Sans doute que le choix d'une énonciation subjective troublée, et finalement pas aussi naïve qu'il n'y paraît, dans presque chaque nouvelle y est pour beaucoup.



Sylvain Trudel

Beckett

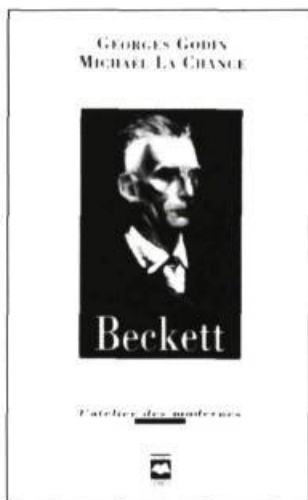
Georges Godin • Michaël La Chance

Un livre à deux voix qui tente de reconstituer le personnage de l'écrivain à travers des textes.

La première étude est basée sur la façon dont Beckett aborde l'écriture à partir d'une impossibilité d'exprimer; la seconde tente de retracer un parcours mystique à l'aide de certains éléments présents dans les œuvres de l'auteur.

Collection
l'atelier des modernes
152 pages

14,95\$



En vente chez votre libraire



Éditions Hurtubise HMH

7360, boul. Newman, Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2

Tél. : (514) 364-0323 • 1-800-361-1664

Fax : (514) 364-7435

VIENT DE PARAÎTRE



Une
littérature
inventée

356 pages, 29 \$



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

ÉDITEUR

En vente chez
DISTRIBUTION
DE LIVRES UNIVERS

845, rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) G0S 3L0

Tél. : (418) 831-7474 Interurbain : (800) 859-7474

Téléc. : (418) 831-4021